

Bo, l'expérience peep-slow

Le performeur propose avec «le Temps de rien» une fascinante plongée aux limites de l'intime en permettant à un spectateur d'interagir avec lui nu, séparé par du Plexiglas.

Ève Beauvallet



Le Temps de rien, proche de tout. PHOTO Céline Croze - PHOTO Céline Croze

Dans le meilleur des mondes, il y aurait plus de personnel pour l'hôpital public et des profs de collègue au salaire triplé. Mais il y aurait aussi partout des petits espaces esthétiques, consacrés au corps et à la sensualité. On ne parle pas des bordels, pas des clubs de strip classiques qui visent l'excitation selon des trajets hypernormés, pas des collectifs de «free hugs» ou des bars à chats. Non, ce seraient des lieux à inventer, où affiner sa sensibilité, où contempler les corps des autres de très près, sans forcément que la libido ne soit le sujet. Ils seraient activés par ces praticiens hors pair que sont les danseurs, ceux qui ont acquis - comme les ostéos ou les travailleurs du sexe - une attention et une écoute corporelle d'une finesse dont nous sommes dépourvus. Ces espaces ressembleraient au petit dispositif que l'artiste performeur «Bo» installait le week-end dernier à Mains d'œuvres, à Saint-Ouen, lors des Rencontres

chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis. Pendant une trentaine de minutes, il proposait à un spectateur unique de s'allonger dans un caisson vitré, à vingt centimètres en dessous d'une grande plaque de Plexiglas, où un danseur se tenait dénudé.

Consentement. Comment qualifier *le Temps de rien* ? Un peep-show contemplatif et paysager ? Une lap dance du care, délibidinisée ? Un cabinet de curiosité charnel ? Bo nous a d'abord proposé de parler pour cadrer les règles du jeu. Une sorte d'échange de consentement comme dans les pratiques BDSM. «*Si tu veux t'endormir, tu peux. Est-ce que quelque chose en particulier te mettrait mal à l'aise ? Dis-moi si te toucher la peau, c'est OK, pour moi sache que ça l'est... Non, rien de spécial ? Alors ça va commencer.*» Imperceptiblement, les petits barreaux de prison internes ont déjà desserré leur étau. C'est l'effet de l'extrême délicatesse de l'artiste, qui sait le trouble qui peut naître de la proximité.

Bo s'est dénudé et son corps mythologique se dresse maintenant sur la paroi de Plexiglas en contre-plongée, comme dans la Chapelle Sixtine, l'appui des pieds pris comme sur notre bouche. Il est d'une exceptionnelle beauté, comme ces créatures de l'Antiquité qui peuplent les rêveries, celles qui, comme Bo, sont à la fois homme et à la fois femme, chimères d'Ovide en pleine métamorphose.

Méduse. La cascade de cheveux bouclés dégouline sur la paroi vitrée, la langue s'écrase, la gueule bave comme un crayon gras contre la surface du caisson et les yeux de Méduse plongent à des millénaires dans les nôtres. C'est maintenant un monstre de Matthew Barney. Et peu après, une souriante sirène des grands fonds, qui nous guette et nous invite, derrière le hublot. On aurait pu être dans un club de Pigalle et on se retrouve plongée dans l'Atlantide. Quand la créature approche prudemment ses doigts des nôtres, c'est une émotion quintessentielle, l'inexorable étrangeté du «premier contact». On regarde : la créature a un cœur dessiné au feutre sur la paume de la main. Elle a dû sentir le nôtre battre jusque dans la sienne.

Le Temps de rien de Bo /Kevin Jean, le 8 octobre, Festival C'est comme ça, L'échangeur - CDCN Hauts-de-France, Château-Thierry.